Jean-Yves MOLLIER, *La mise au pas des écrivains.
L'impossible mission de l'abbé Bethléem au XX^e siècle*

Paris, Fayard, 2014, 511 pages

Michael Palmer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9422>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9422

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 377-379

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Michael Palmer, « Jean-Yves MOLLIER, *La mise au pas des écrivains. L'impossible mission de l'abbé Bethléem au XX^e siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9422> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9422>

et l'*Almanach Rolland* défendent l'idéal d'une société canadienne biculturelle et bilingue, l'*Almanach de la langue française*, appuyé par les milieux conservateurs et proches de l'Église catholique, marque sa distance vis-à-vis de la culture anglophone et appelle à un recentrement ethnoculturel. Cette mémoire nationale cohabite avec les identités régionales. Un discours de et sur la région met l'accent sur les actes fondateurs et les figures tutélaires locales. La province de Québec, la plus peuplée et la plus urbanisée des provinces francophones, et à bon droit particulièrement étudiée dans l'ouvrage, ne doit pas faire oublier les autres régions.

Si la place de la littérature fictionnelle est plutôt marginale dans l'almanach, nombreuses sont les formes dites semi-orales : anecdotes, proverbes, chansons, énigmes, devinettes, charades, pensées. Elles sont soumises au processus de réoralisation au gré duquel se réaffirment les solidarités communautaires. Autour du lecteur ou du conteur, les liens entre les générations ou entre les catégories sociales se retissent. Les formes brèves et simples, qui croisent l'expérience du quotidien avec les divers modes de représentation du vécu, jouent un rôle de médiateur (pp. 317-325). Articulant les deux fonctions de scripturalisation, mise en écriture de formes orales, et d'oralisation des formes écrites, remises dans le circuit de la communication orale par la pratique de la lecture à haute voix, elles relèvent d'une pratique populaire de l'écrit. Mais, genres transitionnels entre l'écrit et l'oral, elles introduisent incidemment le lecteur aux formes littéraires les plus sophistiquées, dont l'almanach ne fait que donner un échantillon. Loin de mépriser ce support, écrivains et journalistes y apportent leur contribution ; ils pensent que l'almanach doit rapidement leur assurer la notoriété. Des études de trajectoires, exemples représentatifs d'éditeurs, de rédacteurs ou d'auteurs, sont proposées : Ludger Duvernay, Paul-Marc Sauvalle, Sylva Clapin, Louis Fréchette ou Albert Tessier bénéficient de notices fort instructives.

Évoluant parallèlement avec l'imprimé, comme lui, l'almanach profite du développement de l'illustration (pp. 354-362). Rare à ses débuts, l'image, artistique, didactique ou commerciale, envahit peu à peu les publications, comme le prouvent les relevés quantitatifs qui sont produits (pp. 355-356). Les messages publicitaires sont très présents dans la première moitié du ^{xx}e siècle (pp. 51-63) : l'almanach devient alors un « vecteur de diffusion sociale et mentale de la nouvelle culture de consommation de masse au Canada » (p. 53). Face aux transformations

du paysage médiatique, il met en place des stratégies éditoriales, plus ou moins suivies d'effet. Celles-ci ne font que retarder l'inéluctable disparition de ce support, concurrencé par les journaux, les magazines, les encyclopédies, comme l'*Encyclopédie Larousse* dans sa version canadienne-française ou des compendiums, comme le *Reader's Digest*. Dans sa prospérité comme dans son déclin, il témoigne des changements subis par la société canadienne-française, notamment dans ses couches populaires, à l'acculturation desquelles il a fortement contribué.

Nicolas Brucker

Écritures, université de Lorraine, F-57000
nicolas.brucker@univ-lorraine.fr

Jean-Yves MOLLIER, *La mise au pas des écrivains. L'impossible mission de l'abbé Bethléem au ^{xx}e siècle*. Paris, Fayard, 2014, 511 pages

Jean-Yves Mollier, l'une des figures de proue du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, auteur d'une trentaine d'ouvrages sur l'histoire de l'édition, l'imprimé, la censure, l'histoire culturelle et la Troisième République, livre un volume qui s'inscrit dans la suite de plusieurs de ces thèmes de prédilection. Celui-ci renseigne abondamment sur l'action militante de l'Église et de l'ensemble des catholiques en France contre cette « mauvaise presse » et, partant, sur d'autres média de masse – presse illustrée, radio, cinéma, et autres vecteurs des « mauvaises mœurs » – les baignades à la plage, entre autres. Il est riche, explorant les routes déjà bien balisées, mais aussi des chemins de traverse qu'emprunte cette action. Mais, simultanément, l'ouvrage désarçonne parfois.

Ici, l'historien relie le combat contre la censure d'hier et d'aujourd'hui à celui mené par l'abbé Bethléem, personnalité de l'Église catholique qui s'érige, avec le soutien de sa hiérarchie, en prescripteur d'ouvrages et censeur des mœurs, « mauvaises pratiques » telles que les médias, dans son acception large, semblent œuvrer à encourager ; à promouvoir. Précisons que ces pratiques incluent la lecture des bandes dessinées suivant le modèle américain – introduites en France dans les années 20 – et que contrôlèrent des éditeurs juifs. Ces thématiques antisémites et hostiles aux francs-maçons, que reprendrait le régime de Vichy marquent les écrits de l'homme pieux.

La couverture du livre montre un prêtre devant un kiosque à journaux déchirant l'un de ceux-ci. Ceci résume bien l'action de l'abbé Bethléem, censeur autodésigné, soutenu par l'Église catholique et sévissant contre « la mauvaise presse » au cours de la première moitié du

xx^e siècle. La formule « bonne presse » est marquée par le sentiment de pratiquants catholiques et de l'Église. Créée en 1873, la « Maison de la bonne presse », des pères assomptionnistes – les Augustins de l'Assomption – en témoigne. Industriel catholique du Nord, Paul Féron-Vrau – qui racheta, en 1904, cette maison – compte également parmi les soutiens de l'abbé Bethléem.

Né en 1869 et mort en 1940, curé d'origine flamande, enfant d'exploitants agricoles peu fortunés, l'abbé Bethléem est au centre de plus des deux tiers de l'ouvrage. Pour Jean-Yves Mollier, la loi du 16 juillet 1949 destinée à protéger la jeunesse de la liberté « trop grande » établie par la loi sur la presse du 29 juillet 1881 serait « l'ultime victoire de l'abbé Bethléem » ; ainsi, les 70 dernières pages sont-elles consacrées à cette loi et au « débat jamais clos » contre la censure.

Ainsi convient-il ici de centrer l'essentiel de cette notice sur l'abbé Bethléem et son « combat », avant de revenir aux problématiques plus larges. L'abbé crée son premier *Romans-Revue* en 1908, périodique qui reprend le flambeau de son œuvre *Romans à lire, romans à proscrire* (1904), ouvrage à succès dans lequel il classe les écrivains en trois catégories – bons, intermédiaires et mauvais – et les romans en six rubriques. Il devient un guide, une autorité, pour tout lecteur catholique pendant plus de 30 ans. Pour ce livre, Jean-Yves Mollier a lu toutes les livraisons de ses *Romans-Revues* et de la *Revue des lectures* de 1908 à 1939, et aussi de *La Croix* des années 30-40 et de *Credo* (p. 386). Ce guide des lectures cite souvent Charles Maurras, directeur de *L'Action française* comme une référence en matière de jugement littéraire (p. 94).

La mouvance que reflète l'abbé est proche de celle que symbolise, au Parlement, le sénateur René Bérenger, le « Père la Pudeur » (p. 96). Ainsi le mouvement de l'ecclésiastique porte-t-il au Sénat le vote d'une loi sur la répression des atteintes aux bonnes mœurs.

L'action de l'abbé va des consignes à propos de « grands auteurs » qu'il convient de fustiger... à « la mauvaise presse » populaire. Il fulmine contre les critiques littéraires, qu'il tient pour inféodés aux maisons d'édition. De temps à autre, critiques et auteurs répliquent. À titre d'exemple, prenons l'action de François Mauriac (pp. 340-350). Comme Paul Claudel, son aîné, il est l'une des références des intellectuels et créateurs catholiques des années 30. Il indique combien il avait été marqué par *Romans à lire et à proscrire* « à peine [fut-il] né à la vie de l'esprit »

(p. 349). Certaines de ses propres œuvres se voient critiquées par la revue de l'abbé : elles seraient à ne pas mettre entre toutes les mains. François Mauriac est au centre du débat suivant : peut-on être à la fois bon chrétien et écrivain pour qui la littérature a peu de rapports avec les bons sentiments ? Pour François Mauriac, *that is the question*. Il s'oppose à l'abbé : il veut définir, face à une Église réticente, un espace de liberté pour les écrivains catholiques désireux de produire une œuvre autre qu'un sermon ou un livre d'édification (p. 338). L'abbé n'en a cure.

Relevons aussi les écrits de l'abbé Bethléem hostiles à la presse populaire. Dès 1908, sa première année, *Romans-Revues* passe au crible les quatre grands – *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal*, *Le Matin*, *Le Journal* –, titres phares de la presse à grand tirage qui se font une rude concurrence. Pour l'abbé, leur exploitation des faits divers mérite plus que désapprobation. En revanche, une pièce de théâtre qui lui convient, « flétrit le journalisme à scandale » (*Romans-revue*, 1908, p. 766). Jean-Yves Mollier accorde peu d'attention aux monographies que consacre l'abbé aux quatre grands et à leur politique du sang à la Une... 30 ans plus tard, la revue de l'abbé Bethléem se montre plus nuancée. Ou plutôt, comme le relève l'historien, si plusieurs de ces journaux sont, pour l'abbé, toujours coupables de telles turpitudes, la question politique prime : il convient, pour sa publication, de faire confiance aux journaux amis dans la lutte contre le communisme, même si, par ailleurs, ils livrent leur pâture de faits divers. Affectant une certaine neutralité, l'abbé déclare qu'ils soient des journaux à grand tirage, car « journaux d'information », mais étant de fait plutôt de centre-droit voir de droite, serait chose secondaire (p. 308).

Somme toute, la démarche de Jean-Yves Mollier est plus celle de l'histoire culturelle que celle de l'histoire de la presse et du combat d'idées. Retracer le combat, le parcours de l'abbé, serait chose suffisante – et, ici, excellemment menée – pour l'historien de la presse – de la presse catholique de surcroît. Historien de la culture et « de la mise au pas » de ceux qui sapent la vision catholique du monde, l'auteur englobe en plus les mouvements animés d'autres croyances qui, aujourd'hui, à travers le monde, mettent au pas ceux qui leur font face.

Ainsi les talibans, la *fatwa* qui frappa Salman Rushdie, les caricatures représentant le prophète Mahomet, le *Patriot Act* (États-Unis) de 2001, l'action des religions comme « opium du peuple », etc. sont-ils évoqués pêle-mêle. Cela se comprend. Mais, cela invite le lecteur à se mettre dans la peau d'un abbé Bethléem d'aujourd'hui. Il n'aura assurément pas les

doutes du catholique René Finkelstein (membre d'une commission de surveillance mise en place par la loi de 1949) cité dans l'ouvrage : « La morale, on savait ce que c'était en 1949 ; je dois vous avouer qu'en 1999, je ne sais plus très bien ce que c'est » (p. 462). Relève-t-elle de la société dans son ensemble ou de la conscience de l'individu ? On verrait bien l'abbé, préoccupé par « la pâture médiatique » proposée aux enfants d'aujourd'hui, fustiger l'inanité, l'imbécillité, de telle ou telle émission télévisuelle, voir de tant de flux de l'ère *Twitter* ou *Facebook*, « opium du peuple » des temps modernes. On conçoit aisément les foudres que susciterait le simple titre de *Parents, mode d'emploi...*

Michael Palmer

Cim, université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, F-75005

michael.palmer@univ-paris3.fr

Lorenza Mondada, Luci Nussbaum, eds, *Interactions cosmopolites. L'organisation de la participation plurilingue*. Limoges, Lambert-Lucas, coll. Info-com, 2012, 241 pages

Publié avec le concours du projet européen « Dynamique des langues et gestion de la diversité » (DYLAN) de l'Université autonome de Barcelone et du laboratoire Interactions, corpus, apprentissages, représentations (ICAR) de l'université de Lyon, l'ouvrage regroupe, sous la direction de Lorenza Mondada et Luci Nussbaum, six études de cas caractéristiques de l'internationalisation des réunions en milieux universitaire et professionnel. Y sont analysés « le parler plurilingue » des élites européennes (managers d'entreprises, étudiants, professeurs, intellectuels, experts, etc.) en réunion de travail et/ou d'apprentissage et la façon dont le plurilinguisme y est géré.

Un parti pris constructiviste fonde l'initiative de ce livre : considérer l'interaction comme le lieu où se jouent de multiples versions du lien social et où se constituent la société, la langue, la culture, la diversité. En interrogeant la création de ce lien social dans un cadre cosmopolite, le volume pose la problématique des enjeux du plurilinguisme pour la participation des acteurs dans des entreprises et universités particulièrement caractéristiques de l'internationalisation des activités intellectuelles et tertiaires à l'ère de la mondialisation. Les auteurs analysent la façon dont l'interaction et la participation sont organisées *a priori* et dont les interactants restructurent les ressources langagières plurilingues en situation. Ils montrent que, quelle que soit la politique plurilingue de l'entreprise ou de l'université, les acteurs renégocient leur cadre de participation et d'apprentissage dans le dynamisme

et la spontanéité de l'interaction orale. Dans ces rapports entre politiques et pratiques, de multiples questions sont abordées : quelles sont les ressources interactionnelles disponibles, mobilisées ou écartées ? Quel est l'impact de ces décisions sur l'inclusion et l'exclusion des participants, sur la consécution des objectifs d'une réunion donnée et, plus généralement, sur le travail coopératif et l'apprentissage collectif des participants ?

Pour comprendre la façon dont les échanges sont organisés et négociés, les auteurs se focalisent sur les tours de parole, les séquences d'échanges et les activités menées en situation d'interaction. Sous la forme d'enregistrements de situations naturelles transcrites, ainsi que de notes issues d'observation-participantes et d'analyse du discours, ces données empiriques sont extraites de terrains variés (assemblées générales annuelles, réunions d'équipes, réunions informelles en petits groupes pour les entreprises et cours magistraux ou séminaires pour les universités) où se manifestent diverses formes de plurilinguisme : régionale, nationale, internationale, ou liée à la thématique de la réunion.

Posé par les éditrices dans le chapitre d'introduction (Mondada, Nussbaum, pp. 16-19), un cadre théorique commun à toutes les contributions dote l'ensemble d'une grande cohérence. Le concept goffmanien de « cadre participatif » (*participation framework*) (Goffman E., 1981, *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press), tel que renouvelé par Charles et Marjorie H. Goodwin (2004, « Participation », pp. 222-244, in : Duranti A., ed., *A Companion to Linguistic Anthropology*, Oxford, B. Blackwell), est mobilisé pour analyser l'imbrication dynamique et réflexive entre production et réception dans la conduite active des participants et dans l'organisation des arrangements corporels et matériels (configuration de la salle, de la gestuelle, etc.). Les alternances de langues au sein d'une réunion et d'un discours sont éclairées au moyen du concept gumperzien d'« indices de contextualisation » (*contextualisation cues*, p. 20) et de ceux de Peter Auer (1984, *Bilingual Conversation*, Amsterdam, J. Benjamins) (*discourse-related codeswitching* et de *participant-related codeswitching*). La situation de communication plurilingue où se manifestent ces alternances est définie selon deux axes, endolingue/exolingue et plurilingue/unilingue, tels qu'élaborés dans les travaux de Georges Lüdi et Bernard Py (1985, *Être bilingue*, Berne, P. Lang, 2003) qui les mobilisent pour éclairer l'intercompréhension en situation d'apprentissage. Enfin, l'analyse de la catégorisation issue d'Harvey Sacks (1992, *Lectures on Conversation*, éd. présentée par